

mettre sur sa boutique, une enseigne en langue française? Pas du tout: il est Anglais, au-dehors, comme au-dedans de sa maison! Et le plus drôle encore, c'est que les Canadiens vont toujours acheter chez lui en passant devant la porte d'un compatriote qui a une enseigne en langue anglaise! Quel pied de nez pour les anglomanes!

L'anglomanie est à l'ordre du jour, c'est la mode de 1848-49; vous la trouvez dans toutes les maisons, à chaque coin de rue, à la campagne; chez les petits et chez les grands, chez les savants et chez les ignorants; vous ne pouvez faire un pas sans la rencontrer sous toutes les formes imaginables. Epidémie pire que le choléra et le typhus qui ont enlevé leurs victimes et sont disparus, l'anglomanie se propage rapidement, et fait chaque jour des ravages effrayants. En voulez-vous un exemple, suivez-moi jusqu'au bas de la rue La Fabrique, en face d'un grand magasin occupé par un Canadien français. L'an dernier, on lisait le nom seul de l'occupant sur une très-petite enseigne fixée à la porte; cette année les passants admirent une enseigne monstre à fond bleu avec lettres dorées en relief, et ce qu'ils admirent le plus sans doute, c'est le mot " *Importer* " à la suite d'un nom aussi canadien que possible, un vrai nom: *Jean-Baptiste* pour mieux dire. Quel progrès dans la civilisation! quelle amélioration locale! Ce marchand dira, lui aussi, qu'il est vraiment Canadien français, et ne veut pas être *anglifié* par les Américains!

Dans toute la Haute-Ville, un seul industriel se montre Canadien extérieurement, comme il l'est intérieurement, je n'en doute pas; c'est un horloger de la rue St. Jean; dont les cartes d'adresse sont toujours en français, et qui à pour enseigne un castor très-bien sculpté sur une souche au-dessous de laquelle on lit son nom. Celui qui affiche aussi orgueilleusement l'emblème de sa nation au milieu d'hommes d'une autre origine, celui-là, dis-je, peut se vanter d'aimer son pays, ses institutions, sa langue et ses lois!

L'anglomanie fait fureur chez les beaux et les belles d'origine canadienne-française. Les premiers recherchent avec empressement la compagnie des Anglais et surtout des Anglaises qui s'égaient à leurs dépens; les secondes soupirent ardemment pour les Anglais. Les beaux parlent presque toujours la langue anglaise, singent aussi bien qu'il peuvent le *dandy* de Londres, et emploient des tailleurs anglais; les belles emploient toujours des modistes anglaises, copient de leur mieux la *lady*, et sèment leurs paroles, qui s'échappent difficilement de leurs dents serrées, des exclamations anglaises: *Dear me! Good gracious! O Lord!* le tout, accompagné des gestes et contorsions d'une belle des bords de la Tamise.

Dans bien des familles canadiennes, on ne parle, on ne lit, on ne chante qu'en anglais; on se croirait dans la maison d'un habitant du Royaume-Uni, quoi! Mais ce que vous aurez peine à croire, lecteurs, c'est que les amants canadiens deviennent furieusement anglomanes et font du *sentiment* à l'anglaise! Quelle horreur! N'est-ce pas faire une cruelle insulte à la galanterie française; si vantée par tout le monde? n'est-ce pas outrager dans leurs tombeaux Henri IV, et François Ier, ces rois de galante mémoire? Comment à présent, je vous le demande, soupirez en français auprès d'une Canadienne qui vous répondra, en anglais! C'est décourageant, ma foi!

Pour compléter mon chapitre sur l'anglomanie, je mettrai en scène deux Canadiens et une Canadienne, tous trois atteints depuis assez long-temps de la terrible maladie pour me faire croire qu'ils sont incurables, vu surtout la disposition de leurs esprits.

Le premier, marchand à commission, est tellement habitué à l'usage de la langue anglaise qu'on le croirait attaqué de paralysie quand il veut parler sa langue maternelle. Il écrit toujours en anglais, et ce qui est le plus à déplorer, c'est qu'il ne peut écrire deux mots français correctement. Mais, me direz-vous, puisqu'il ne sait pas écrire en français, il est de son avantage de le faire en anglais. Mille pardons, chers lecteurs! il estropie aussi cruellement l'un que l'autre, voilà le malheur. Mais, me demanderez-vous, est-ce que vous voulez que votre homme aille de nou-